

## ***Barmes News n°35***

*Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village*

***Janvier 2011***

*Tourner en haute altitude*

*Anciennes structures d'habitation à Balme (seconde partie)*

*Considérations en marge des 400 ans de Balme*

*Paroles drôles*

*La première course à ski de Balme*

*Aller aux étrennes : histoire d'une tradition*

*Le jeu de la moura*

*1922 Le curé de Balme et son neveu victimes de la tourmente sur la Ciamarella*

*Parlèn a nosta moda (14) li di e li mèiss, les jours et les mois*

*Chronologie historique de Balme 1900-1930*

Réalisé par les soins de la commune de Balme, chargeable depuis le site web [www.comune.balme.to.it](http://www.comune.balme.to.it)

Envoyer les articles à l'adresse mail [gianni.castagneri@libero.it](mailto:gianni.castagneri@libero.it)

### *Tourner en haute altitude Le cinéma à Balme*

***Gianni Castagneri***

Les premières images animées apparaissent à Turin vers la fin 1896, lors d'une soirée organisée par un représentant exclusif des frères parisiens Auguste et Louis Lumière, inventeurs quelques années plus tôt du projecteur cinématographique et aussi premiers cinéastes.

En ville, le succès est immédiat, les gens en parlent, discutent, fréquentent avec curiosité les représentations régulièrement programmées.

C'est dans ce climat effervescent, à cheval sur le siècle, qu'à Turin, et en autres lieux d'Italie, l'on envisage sérieusement de donner vie à une production de films. Tout ceci, grâce à l'esprit d'aventure et d'entreprise, au courage des premiers pionniers, attirés par les gains faciles, les rencontres galantes possibles, mais aussi par le charme d'un style de vie contrastant avec le travail en usine ou au bureau. C'est ainsi qu'en l'espace d'une décennie, le chef-lieu subalpin acquiert le statut de capitale cinématographique du royaume.

La ville n'est pas seule à bénéficier de ces effets, très vite les alentours en profitent, tout comme les paysages pittoresques du Val d'Ala, qui y sont progressivement impliqués. C'est ainsi qu'au cours du siècle passé, Balme sera choisi plusieurs fois, sinon souvent, comme lieu approprié pour offrir des scénarios d'œuvres cinématographiques pour des séquences significatives de ces œuvres.

C'est dès le 10 décembre 1909 qu'apparaît le premier appareil de prise de vue sous la Bessanèse. Les acteurs, les opérateurs, le metteur en scène Carlo Alberto Lolli de l'Acquila Film, fondée deux ans plus tôt par Camillo Ottolenghi, rejoignent Balme pour tourner un film (peut-être *Le Fils de la*

*montagne*). On n'en sait pas plus, mais déjà, en 1916, une nouvelle équipe, cette fois d'une certaine importance, monte la vallée pour recréer les extérieurs sardes du film *Cenere* (*Cendre*) d'après le roman éponyme de Grazia Deledda. Eleonora Dusa, y est l'interprète de ce qui sera son premier et unique film, sous la direction de Febo Mari.

Comme l'évoque Piero Crivellaro (Chronique de l'Association, Musée National du Cinéma n° 64), "les extérieurs véritables du film ne furent pas en Versilia et en Ligurie, comme l'écrit encore la fleur des historiens, mais dans les Vallées de Lanzo, près de Turin. Expédier l'équipe en Sardaigne aurait été beaucoup plus coûteux pour l'avisé Ambrosio, sans compter le risque d'être coulé à pic par une torpille. C'est ainsi que le dimanche 16 juillet, la Duse se transféra à Turin où elle se logea tout d'abord au Palace Hôtel. Pour la seconde partie de son séjour turinois, elle se logera au Grand Hôtel de l'Europe, Piazza Castello, à l'angle de la Via Roma. L'hôtel disparaîtra ensuite avec la restructuration du centre de Turin, réalisée sous le fascisme, au début des années 30. Les intérieurs se firent dans les nouveaux Établissements Ambrosio (de 1914) qui avaient été érigés au-delà de la Doire, dans le Borgo Rossini, entre les rues Mantova, Catania et Padova. Le 17 juillet, La Duse écrit à sa fille : « Le matin a eu lieu la présentation de tout le personnel, 204 personnes travaillent dans *mon* film... Il me semble rêver ». Les extérieurs "sardes" furent plutôt réalisés dans la seconde moitié d'août entre Ala di Stura et Balme dans les Vallées de Lanzo, à l'époque une des villégiatures de prédilection de la bonne société turinoise, grâce à la distance raisonnable de la ville (une cinquantaine de kilomètres) et aux commodités de la ligne ferroviaire Turin - Cirié - Lanzo qui parvenait justement en 1916 jusqu'à Ceres.

Dans la vallée, qui se glorifie de la visite d'illustres alpinistes tels que Coolidge, collectionneur infatigable de cimes ou "le poète du Cervin", Guido Rey, le tournage du film est totalement oublié et il ne se transmet qu'une vague mémoire orale à propos de la Duse. On parle d'un autographe laissé sur le livre d'hôtes de l'Hôtel Belvédère de Balme, mais la page convoitée a été arrachée. En outre, nous savons que le lieu a été attesté par des images sans équivoque des sites du Val d'Ala et qui sont demeurées dans diverses séquences du film. On reconnaît en particulier la petite église de San Bartolomeo du hameau de Cresto, à un kilomètre en amont d'Ala di Stura, à deux reprises dans la première partie du film, quand la diligence, avec Anania enfant, parcourt une partie de la route départementale dans la poussière et, vers la fin, pendant la double galopade sur le même tronçon fermé en son extrémité par la petite église à campanile. On entrevoit aussi, fugacement, l'habitat de Balme avec l'église paroissiale quand Anania ouvre la fenêtre d'une maison. Les acteurs d'Ambrosio logèrent au Grand Hôtel d'Ala di Stura, maison prestigieuse encore existante. Il fut ouvert en 1910 et était fréquenté l'été par une clientèle internationale".

L'œuvre est produite par Arturo Ambrosio, peut-être le premier et authentique producteur de cinéma turinois, capable de créer en 1906 une maison de production « L'Anonima Ambrosio » ; celle-ci, grâce à la capacité de son patron à engager des équipes de premier ordre, grâce à sa vocation incontestée, et son dynamisme avéré dans la recherche de nouvelles solutions techniques, acquit une importance et une solidité économique réelles.

Bien qu'il ne s'agisse pas réellement d'un film, en mars 1932, l'Institut Luce réalise à Balme des actualités intitulées *Piemonte-Inverno* (*Piémont-Hiver*) où en quelques minutes de visionnage surgissent des scènes d'authentique vie paysanne ainsi que des démonstrations de ski.

Le développement de l'activité sportive trouve en fait dans le régime fasciste un soutien vigoureux. L'organisation de compétitions de ski de grand fond et de saut de tremplin caractérise à Balme les deux décennies suivant la fin de la grande guerre. Et le but de ces actualités est de célébrer, sur un mode publicitaire de propagande, cette vocation.

Deux ans plus tard, en 1934, notre territoire redevient un lieu choisi pour y tourner un film : il s'agit de *Si fa così* mis en scène par Adriano Giovanetti ; massacrée par la critique dans les journaux, l'œuvre n'eut probablement pas un grand succès. Ainsi l'écrit M. Gromo dans la Stampa du 7 mars 1934 "Comment est-il possible, dans une séquence qui veut décrire un voyage en automobile de Turin à San Remo, de nous faire traverser le pont Umberto, nous amener ensuite dans les Vallées de Lanzo, nous faire voir Balme et la Bessanèse et juste après Bordighera ? Comment est-il possible de ne pas voir les acteurs et comparses qui parfois fixent l'objectif en lui souriant, comme satisfaits de faire un film ?".

En 1939, Erminio Macario, en villégiature régulière à Ceres et acteur confirmé au sommet de sa popularité, décide d'utiliser le centre du chef-lieu de Balme et les rochers de l'éboulement derrière le cimetière pour introduire son long-métrage qui aura un grand succès public. *Lo vedi come sei...lo vedi come sei* (*Vois comme tu es*) sous la direction de Mario Mattoli. Parmi les jeunes scénaristes qui collaborèrent à la création des sketches comiques, figure même Federico Fellini qui n'était pas au générique.

Le déclenchement de la guerre n'arrêta même pas l'activité cinématographique. En juillet 1941, une nouvelle équipe se trouve à Balme pour réaliser les extérieurs du film *Il Vetturale del San Gottardo* *Le voiturier du Saint Gothard*, dernière œuvre dirigée par l'Italien Ivo Illuminati, vedette du cinéma muet et directeur technique de l'Institut Luce entre 28 et 33 et par l'acteur et réalisateur allemand d'origine juive, Hans Hinrich, qui réussit ainsi à échapper à la déportation.

Le 4 octobre de la même année, Stampa Sera indique l'arrivée imminente aux environs de Balme d'Isa Miranda, star du moment et épouse du réalisateur Alfredo Guarini. Ils comptent tourner le film d'espionnage *Documenti Z 3*. Le journaliste Antonio Barretta rapporte : "Les montagnes de Balme sont identiques, au moins en apparence, à celles du Monténégro ; c'est ce que dit Guarini, et les montagnes du Monténégro font partie intégrante du film. "Je ne sais quel est moment de cette dramatique histoire pourrait se situer dans les montagnes du Montenegro; quoi qu'il en soit, si le temps le permet, on en verra de belles à Balme, bien avant la vision sur un écran."

Quelques jours plus tard, sur le même journal, apparaît entre les images dramatiques du front oriental, une belle photo de genre de la Miranda se détachant sur un petit pont de Balme. (*Stampa sera* du 11 octobre 1941)

La guerre est à peine terminée que l'on revient tourner à Balme. Sous la direction d'Alberto Lattuada et produit par Dino de Laurentis, Anna Magnani et Amedeo Nazzari interprètent magistralement les rôles dramatiques de *Il Bandito* (*Le bandit*). Nazzari remportera comme meilleur acteur le Ruban d'argent, prix décerné chaque année par le Syndicat National des Journalistes de Cinéma. Intervient aussi dans ce film l'acteur Carlo Campanini, déjà présent sur la pellicule de Macario, quelques années plus tôt.

Les environs de Balme, encore marbrés de neige de printemps, servent de cadre aux scènes dramatiques concluant l'œuvre. Troisième film de Lattuada, *Il Bandito* est une œuvre à l'architecture narrative complexe et articulée. "Nous rappelons que l'équipe du Bandit n'avait à sa disposition qu'une caméra qui ne permettait pas l'enregistrement du son; c'est pourquoi le film a été tourné sans même un son témoin". La sœur de Lattuada, Bianca, alors scripte débutante, sténographie les dialogues pendant les prises. (C. Camerini, *Alberto Lattuada*, éd. La Nuova Italia, Florence 1981)

*Il Bandito* sortit en Italie en novembre 1946, après sa première mondiale au Festival de Cannes où il fut accueilli avec enthousiasme par la délégation soviétique, le poète Paul Eluard ("le film que j'ai le mieux goûté est *Il Bandito*") et par Georges Sadoul. Ce dernier salue l'œuvre de Lattuada comme représentative d'un tempérament, d'une époque, d'une école, d'un style nouveau. On se souvient en cette occasion que le public français n'avait pas encore eu l'opportunité de connaître les films du néoréalisme. Le succès s'étendit aussi immédiatement en Belgique, en Allemagne et au Brésil où *Il Bandito* dépassa en entrées tous les autres films étrangers au cours de la saison 1947-1948. En Italie, la situation déclencha des réactions négatives de la part de la critique et dans le monde politique pour l'abus présumé « d'éléments dramatiques...et spectaculaires, non recommandables du point de vue de la morale ».

En ce qui concerne le public, l'accueil n'apparaît pas très différent de l'accueil reçu à l'étranger. *Il Bandito* qui coûta à de Laurentis 11 millions et avait été prévu à Gualino pour 18 millions, rapporta sur le marché italien 184 millions (quand le prix moyen du billet était de 54,6 lire), se classant au quatrième rang des entrées de films durant la saison 1946-47. Un grand succès commercial qui relança Nazzari avec ce rôle tout à fait nouveau, amer et complexe, régénérant sa carrière pour une longue période. Une affiche du film est aujourd'hui exposée au Musée du Cinéma de Turin.

Il se passera des décennies avant que l'on ne reparle de cinéma à Balme. L'occasion se présente en 1986 quand sort *Quei giorni sul Bianco* de Nazareno Marinoni, film qui raconte la naissance de l'alpinisme et des compagnies de guides avec l'évocation de la recherche d'une voie d'ascension toute

italienne au sommet du Mont Blanc. De nombreuses scènes ont été tournées l'année précédente dans les salles et pièces de l'Hôtel Camussot ainsi que sur la petite place du centre historique du chef-lieu.

Enfin, c'est en 2008 qu'est réalisé le documentaire *Tracce sui sentieri di Balme* (*Traces sur les sentiers de Balme*) de Gabriella Irtino, film qui a remporté le premier prix au concours « Le Alpi » au 12<sup>e</sup> festival du film en Val de Suse.

Toujours en 2008, l'association *Li Barmenk* témoigne dans son court-métrage intitulé *La carèima* de l'ancienne tradition qui conclut le carnaval à Balme. Un siècle de fréquentations cinématographiques ont évidemment aussi contaminé les montagnards.

La plupart des informations contenues dans cet article sont tirées de : *Encyclopédie du cinéma en Piémont* (<http://www.cinemainpiemonte.it/enciclopedia>), de la documentation du Musée du cinéma de Turin (<http://www.museonazionaledelcinema.it>) et du livre *La naissance du cinéma à Turin* de Gianni Rondolino.

## *Anciennes structures d'habitation à Balme (seconde partie)*

**Roberto Drocco**

Extrait du *Recueil d'études historiques sur les Vallées de Lanzo à la mémoire de Giovanni Donna d'Oldenico*, par B. Guglielmotto-Ravet Lanzo Torinese

Société Historique des Vallées de Lanzo 1996

### **4 Les constructions fortifiées**

L'étude spécialisée d'une structure aux caractéristiques de château investit un ample et intense questionnement, particulièrement dans une région telle que le Piémont.

Au Moyen-Âge, période de fertilité maximale en constructions fortifiées, la région était divisée en petits états. Ce facteur n'a pas favorisé la construction de systèmes importants. L'on manquait, de fait, d'hommes, d'outillage et de moyens économiques qui auraient permis d'édifier d'importants bastions défensifs. L'orographie, constituée majoritairement de monts et de collines, a influencé l'édification selon certaines typologies, en défaveur d'autres. De nombreux exemples de châteaux rupestres, même en dehors des limites du Val d'Aoste, attestent de la nécessité de surveiller des portions de territoires, même réduites. Ces constructions avaient pour principale caractéristique de constituer une résidence féodale et n'étaient donc pas équipées comme de véritables châteaux entourés de hautes murailles défensives, d'amples cours d'armes avec des logements de garnison, des écuries, salons, chambres pour les hôtes et les domestiques.

Dans les années autour du XIV<sup>e</sup> siècle, période assez florissante en exemples de défenses fortifiées en de nombreuses parties de la péninsule, le Piémont subit la forte influence exercée par les courants français et lombards. En ce qui concerne la zone sud-occidentale de la région, les édifices rencontrés sur le territoire seraient en grande part d'influence angevine.

Dans la période entre les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, le territoire piémontais était réparti de façon notablement fragmentée entre le Comté de Savoie, Ivrea, Novare, Pavie, Asti, le Marquisat de Saluces, du Monferrato et ensuite le duché de Milan. Il était donc difficile de classer et différencier dans une variété culturelle aussi éclectique. Il était encore plus difficile de catégoriser en définissant avec précision toute différence typologique entre les constructions.

La bibliographie en la matière apparaît, en de nombreux cas, vaste et soignée et l'un des essais les plus célèbres, voué à clarifier les pistes embrouillées de l'architecture de fortifications est sans aucun doute le volume de A. Cassi Ramelli *Des cavernes aux refuges blindés*. Analysant les typologies et le contexte historique précis où les fortifications ont trouvé leur origine, la lecture offre les éléments premiers pour opérer des distinctions, laissant entrevoir les différentes possibilités où pourraient s'insérer des définitions d'autres cas non observés dans ce développement.

Dans le cas du *château* de Balme, il est besoin de parvenir à une définition rapprochant l'édifice de ceux déjà classés, pour faire émerger comparativement une influence typologique externe plutôt qu'un produit de la culture locale.

Il faut aussi garder l'idée que toute construction fortifiée se cale difficilement avec une précision absolue dans les paramètres tracés par des définitions théoriques. En outre, comme l'écrit Antonio Cassi Ramelli "une tour ronde ne dérive pas nécessairement d'un modèle syriaque, mais peut seulement remonter à un modèle romain et, en fin de compte, un aïeul, sans vraiment de modèles devant les yeux et même d'une intelligence supposée médiocre, pouvait aussi se l'imaginer dans sa tête à lui".

La comparaison qui suit concerne les définitions officielles et le *Rociass* de Balme. L'étude a pour but de mettre le lecteur en condition de se faire sa propre opinion en la matière, construite toutefois sur des données de départ avérées.

Toutes les structures énumérées ensuite peuvent avoir des points de convergence avec le *château* de Balme. Il sera donc intéressant d'aller par exclusions à la recherche de la définition plus appropriée. L'analyse part des *ricetti* (refuges) et des *borghi nuovi* (bourgs neufs). On peut considérer comme valide la correspondance entre les deux structures, même si des contextes d'espace et de temps peuvent parfois les différencier. En général, la distinction s'opère d'abord par les dimensions. Avec le terme *bourg neuf* s'entendent des noyaux consistants à grandes dimensions et par le terme *refuge* des agglomérats plus réduits. En outre, le refuge, comme il en résulte des permis accordés par Giacomo de Savoie à quelques communautés du Canavese, devait être habitation et gîte temporaire. *Receptum fossalatuin et munitum*, lieu donc où personnes et biens peuvent être conduits et séjourner *maxime guerrarum temporibus*. Il apparaît au contraire que quelques refuges soient devenus des lieux de résidence permanente. On peut situer leur naissance et leur première phase de développement entre le début du XII<sup>e</sup> siècle et la fin du XV<sup>e</sup> siècle, avec une apogée de diffusion au XIII<sup>e</sup> siècle. Le refuge conserve aussi bien sa définition à travers les époques, indiquant ainsi un refuge défendu de murs fortifiés où personnes, denrées alimentaires et animaux trouvaient un abri dans une construction interne.

Le *bourg franc*, à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle s'originait par un acte juridique spécifique, exprimant la volonté d'affranchir davantage les communes. Le document présentait des dispositions précises d'obligation de résidence et de garde des biens ainsi que l'ordre de destruction des bourgs préexistants. Les méthodes de constitution des nouveaux noyaux prévoyaient la réunion en un bourg unique par volonté communale ou féodale ou bien d'une autorité supérieure (commune de plus grandes proportions) avec acte ordonnant la destruction des noyaux d'origine, encourageant parfois le transfert au moyen de privilèges et de franchises.

Le *bourg neuf* pouvait être édifié sur l'emplacement d'un bourg préexistant ou sur un autre retenu comme plus utile ou plus sûr.

La propriété était concédée au résidant indépendamment de la volonté juridique à son origine. La contrepartie était établie (tant pour le refuge que pour le bourg neuf) par des prestations uniques ou bien elle prenait le caractère d'une location avec des conventions de collaboration.

L'utilisation du noyau fortifié comme habitat stable se maintint presque partout pendant tout le XV<sup>e</sup> siècle, moyennant des restructurations courantes des édifices. Les expansions et aménagements qui adviennent à cette période diffèrent selon leur situation sur le territoire.

En aire de plaine, l'habitat s'étend à l'intérieur et le vieux noyau devient le centre de gravité du complexe ou bien, transformé, il assume une fonction de silo défendu, vouant les édifices au rôle de cantine ou de magasins. Dans les aires de collines, au contraire, où l'extension s'avérait impossible, on situait la nouvelle construction plus en aval. Les anciennes structures pouvaient disparaître ou être utilisées comme dépôts pour les activités agricoles. Pourtant, avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les vieilles structures apparaissent déjà obsolètes, avec l'évolution des techniques de guerre.

Pour les Romains, le château signifiait une œuvre fortifiée d'importance réduite, disposée à intervalles réguliers au long des frontières ou comme poste de surveillance de ponts et de routes. En outre, l'on devait distinguer le *château de type provisoire* qui était en effet une simple redoute circulaire ou

quadrangulaire, sans les baraquements pour les troupes du *château permanent* qui était lui, fortifié, avec des levées et terre-pleins et, depuis l'époque d'Adrien, ceint de murs crénelés avec des tours et quatre portes.

Nombre de ces œuvres n'ont pas subsisté jusqu'à nous ; les matériaux utilisés pour les fortifications devaient être trouvés sur place, facilement exploités et donc constitués en grande partie de bois de charpente de dimensions variables.

Dans notre région, le plus célèbre des systèmes fortifiés était la *clusae longobardorum* qui devait contrôler l'accès à la plaine pour qui arrivait du Montgenèvre reliant la Chiusa San Michele avec Caprie.

À cette phase de l'histoire, la première en ce qui concerne l'évolution des fortifications en Piémont, n'apparaissent pas encore de véritables châteaux. Il existait plutôt des constructions dérivant de la conception gallo-romaine des *villae* avec des caractéristiques de forteresse rurale pour la défense des propriétés et territoires.

Une période fertile en constructions de châteaux ne s'annoncera qu'avec les invasions des Sarrasins même si, souvent, on préférait renforcer et protéger les constructions existantes transformant les *palacium* en habitations fortifiées.

Au Moyen-Âge, le château devient la résidence fortifiée du feudataire, où se regroupaient, près de l'habitation du seigneur, celles des esclaves et des soldats, les magasins et les dépôts pour les denrées.

Ce sera à partir des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles que le processus d'*enchâtellement* prendra de plus grandes proportions avec des constructions aux caractéristiques plus facilement typées. Les châteaux seront édifiés près des *villa novae*, pour rappeler par leur présence physique sur le territoire, le lien unissant les terres avec le pouvoir ecclésiastique ou l'aristocratie locale. Très souvent, on peut aussi constater la présence de complexes d'habitations de propriété seigneuriale, insérés dans les murs d'enceinte de la cité. Dans ces cas, la construction prenait le nom de *domus* (maison d'habitation).

Au cours du temps, on a eu recours, dans la majeure partie des cas, à la démolition des œuvres de défense faisant partie de la maison, mais il était aussi possible que subsistent tours, portes et autres fortifications démolies lors de phases historiques diverses ou pour des motifs sans rapport avec l'enchâtellement.

Les autorités ecclésiastiques et les structures religieuses joueront aussi un grand rôle dans l'explosion de l'architecture fortifiée qui culminera avec l'enchâtellement des ensembles voués au contrôle et à l'organisation des possessions territoriales.

Prend valeur d'exemple celui de l'*abbazia* (abbaye) qui était à l'origine une communauté autonome, organisée sous la *Règle bénédictine* et qui se transforma ensuite en quelque chose d'assez semblable au fief. En ces cas, le terme même d'abbaye indiquait d'abord les biens du monastère conférés en bénéfice et jouissance par les souverains et laïques. En général, l'abbaye vit en mode auto-suffisant, exploitant les terres en sa possession et exerçant d'autres activités en régime d'économie fermée. Durant le haut Moyen-Âge, plusieurs d'entre elles acquirent une grande importance religieuse, politique, économique et culturelle, devenant alors le centre d'importantes seigneuries. Leur décadence suivra le déclin du système féodal et elles seront nombreuses à se séculariser lors de la réforme protestante.

À cette période, parallèlement, se développent les *châtellenies* qui eurent une grande importance comme centres administratifs et qui constituent encore de nos jours une précieuse source de documentation pour la somme de données repérables à travers l'enregistrement d'actes publics. La transcription précise et la garde des documents ne trouvent pas de précédents aux époques antérieures.

Le binôme routes-châteaux constitue une référence précise dans de nombreuses régions d'Italie. Une position stratégique où se situaient tours et châteaux permettait le contrôle des voies d'accès. Souvent en vis-à-vis, ils constituaient un système d'information très précieux du point de vue stratégique-militaire.

En Piémont, l'unique exemple démontrant ces caractéristiques est le château d'Exilles, seul exemple de la Vallée de Suse mettant clairement en évidence son intérêt quant au contrôle de la route. À la place des châteaux fortifiés ayant une fonction de surveillance, on mit en œuvre des fortifications d'un autre type telles qu'enceintes, barrières, portes. Les premières sont nettement plus anciennes et étaient employées au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, les autres furent construites en des périodes comprises entre XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Le château typique des vallées de Piémont est privé de ces éléments essentiels que l'on risque de ne trouver que dans des iconographies aux évocations fantaisistes.

En fait, ces châteaux sont dénués de pièces luxueuses, de tours élégantes et de fortifications de défense épaisses... Le *château alpestre* se déploie sur un sol choisi pour des fondations exploitant les reliefs et dépressions du terrain. D'aspect rustique, il est souvent privé de hautes tours crénelées, et présente, par contre, des fragments de grandes tours de guet et de défense.

Ces édifices, généralement aux dimensions contenues, ne subiront des agrandissements et modernisations qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles alors qu'ils devront assumer une double fonction, fonction publique et fonction privée. Les fortifications étaient vouées au rôle public, devant défendre la population réfugiée à l'intérieur de l'enceinte murée, tout comme quelques salles internes faisant fonction de centre administratif et juridique. La fonction privée se constituait par les zones d'usage destinées exclusivement au seigneur et sa famille, ses serviteurs et soldats.

Au terme de ces descriptions de structures fortifiées, il peut encore être utile d'apporter une distinction entre le *castrum* et la *domus fortis*. Le premier terme indique simplement le château, tandis que le second, noté parfois comme *domus e forcia* ou *fortalicia*, doit être entendu comme *casaforte* (maison forte). Généralement la distinction se fait sur la quantité des œuvres fortifiées rencontrées près de la construction. Dans le château, elles sont présentes sur un mode important et complexe. En outre la maison forte était construite en un lieu où existait déjà un château et elle n'offre pas la possibilité d'héberger des milices pour l'organisation d'une défense ; elle assume plutôt la fonction d'un refuge sûr pour hommes, bétail et denrées. Les maisons fortes ont souvent suivi la construction du château, un fait lié au fractionnement du territoire survenant lors de crises des investitures féodales. Un élément d'importance marquée pour cette étude est l'absolue nécessité pour le seigneur local de se procurer avant la construction, l'agrément écrit du prince sous la forme du *jus aedificandi et munendi*.

## Conclusions

Le *Rociass* de Balme se présente aujourd'hui profondément transformé par le passage de la route carrossable, les démolitions partielles ou totales, les intégrations de constructions bien postérieures à la date d'implantation. Il est donc, de fait, difficile de tenter une banale attribution. Grâce aux facilités offertes par les documents consultés, en confrontant avec érudits et experts en matière d'œuvres fortifiées, et en particulier à propos du *Rociass* de Balme, il est possible de conclure ainsi :

Au travers de cette enquête, on peut exclure qu'il ait été à l'époque médiévale un site fortifié du type *bourg neuf* ou *refuge*. Ceux-ci se sont développés plus tôt que le *Rociass*. Se référant aux refuges, il faut pourtant relever qu'il y a eu des transformations notables et une évolution de son usage au cours du temps, en transformant notablement les fonctions. Un facteur discriminant qui dérive de toute façon de la disposition des bourgs neufs et des refuges. Pour construire, on choisissait de fait des sites essentiellement en plaine ou tout au plus en terrain de collines, comme le démontre la grande quantité d'édifices découverts dans cette catégorie. Nous excluons donc l'hypothèse selon laquelle, pour la communauté de Balme, la construction du *Rociass* aurait pu avoir lieu dans l'intention de devenir un refuge institutionnalisé de ce genre.

Le *bourg franc* trouve son origine autour du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, époque très éloignée donc de celle de la construction de Balme, mais qui, surtout, résulte du fait que n'ait jamais été rédigé *un acte juridique de constitution*. Manquent aussi les éventuelles *autres communes* qui auraient décidé de l'affranchissement.

Si nous supposons que l'acte décisionnel soit parti des habitants du vieux bourg, construit vers le XIV<sup>e</sup> siècle, cela met en évidence qu'il n'a jamais été démolé comme il aurait dû l'être en observance de l'acte autoritaire de destruction des noyaux préexistants. Il en résulte effectivement pourtant qu'au

*Rociass* quelques personnes trouvèrent un refuge qui ne fut que temporaire et qu'aucun privilège particulier ne leur fut concédé par une volonté féodale précise, comme il était d'usage à cette époque. On ne peut non plus formellement exclure la présence de fortifications comprenant la nouvelle construction et le vieux bourg, pouvant aussi interrompre d'un seul trait la route vers la montagne. Ces fortifications auraient pu être édifiées avec des matériaux précaires, comme par exemple des palissades de bois, mais il n'est pas possible d'en retrouver les traces ; enfin la morphologie du terrain n'amène pas à l'hypothèse qu'elles aient pu un jour exister.

Il subsiste généralement dans le vocabulaire populaire des termes qui peuvent témoigner de l'existence même lointaine, d'éléments particuliers ou de portions de fortifications, un toponyme qui nous indique un usage ancien d'une zone particulière du terroir lié à des constructions aujourd'hui disparues. C'est le cas par exemple de *Tournafôl* ou du *Battifollo*. Dans de nombreux villages, le vocabulaire reste dans le langage populaire et nous indique les lieux assumant une fonction de filtre et de contrôle à l'entrée des bourgs, au moyen de solutions ingénieuses et bizarres de construction.

Rien de tout cela n'apparaît dans l'analyse du cas qui nous occupe et les éléments sont nombreux à nous faire exclure l'appartenance à la catégorie des bourgs francs.

On ne peut pas non plus attribuer entièrement le classement de *château* à l'édifice du *Rociass*, car même si le Ljinch avait racheté les *droits féodaux* de Balme, cela ne lui permettait pas d'avoir auprès de sa propre habitation celle des serviteurs et de soldats en résidence permanente, critère fondamental de cette définition.

L'architecture qui nous est proposée n'a pas d'analogies avec les éléments de construction du château des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup>, mais offre de fortes similitudes avec la *maison forte* qui n'héberge pas de milice, mais constitue un refuge sûr pour les hommes, animaux et provisions. La *maison forte* est un phénomène qui s'étend suite au fractionnement du territoire, mais dans les lieux où existe déjà un *château*. Pour construire une *maison forte*, le Ljinch aurait dû se faire délivrer une autorisation du Prince exerçant sa juridiction sur le territoire et celle-ci aurait donc fait l'objet d'un document.

L'agglomération de Balme constitue jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle l'ultime habitat d'une vallée sans débouché. Ne la traversait alors qu'un chemin muletier conduisant vers la Savoie par les cols d'Arnès et du Collerin, utilisés pour les échanges commerciaux et d'intérêt presque exclusivement local. N'existait donc pas la nécessité de se défendre d'incursions ou attaques ennemies, qui puisse déterminer la construction d'une *maison forte*.

En rapport avec la description ci-dessus et du classement évoqué, le *Rociass* apparaît, en résumé, comme différent de tout noyau fortifié. L'édifice présente toutefois de nombreuses analogies avec beaucoup d'autres cas et il est indéniable que, culturellement, le fondateur ait de toute façon puisé dans les typologies du passé, particulièrement pour ce qui concerne son utilisation.

Ainsi s'enrichit encore une fois la figure de ceux qui travaillèrent à la construction du *Rociass* de Balme, capables d'inventer des astuces artisanales extraordinaires avec des aspects culturels d'un niveau exceptionnel.

La position singulière de l'imposante construction, abritée de l'avalanche qui menaçait le reste de l'habitat, rendait possible une utilisation temporaire des structures pendant la longue période d'isolement. Les gens trouvaient logement et abri pour les animaux dans les cellules du *Rociass*, sûres et à l'abri des menaces d'une nature hostile, un lieu de refuge temporaire pour une défense de type passif vis-à-vis des calamités naturelles, assumant un caractère de co-propriété, grâce à la volonté singulière de ces gens et grâce aussi à la forme particulière de distribution des locaux.

On peut ainsi conclure que nous sommes en présence d'un édifice hybride aux caractéristiques particulières aux techniques de construction d'une importance exceptionnelle, créant ainsi un *unicum* d'intérêt notoire, historique, technique et culturel.

Jouan Castagnero, dit le Ljinch, serait sûrement fier de voir que sa maison a résisté aussi longtemps. Traversant des fortunes diverses, le *Rociass* a accueilli en son sein de très nombreuses personnes l'utilisant, soit temporairement, soit en résidence permanente. À ce point, il serait intéressant de pouvoir revenir à la période à laquelle la maison fut fondée pour savoir comment se passaient



réellement les choses. Nous ne pouvons malheureusement qu'imaginer, nous figurer des femmes et des hommes impliqués dans des activités liées au pastoralisme et à l'agriculture, dans le cadre d'une vie simple et pauvre, environnée d'objets quotidiens. En même temps, émergent d'autres thèmes liés à la solidarité et aux rapports entre les gens, éléments composant un mode de vie et de se comporter où les gens de montagnes se révèlent particulièrement capables d'affronter les moments de vraie nécessité.

## *Considérations en marge des 400 ans de Balme*

### ***Polly Castagneri***

Je voudrais écrire quelques considérations à propos des changements du village au fil des ans.

Autrefois, on vivait sur le mode de la famille élargie et l'on s'aidait tous ensemble pour le bien du village et de chaque famille besogneuse : l'argent était rare pour tous. Aujourd'hui, il y a plus d'argent mais chacun agit pour soi, il vaut mieux ne pas dire qu'on a besoin, car l'aide sincère et sans profit n'existe plus, hormis en de rares cas.

Autrefois, qui possédait un grand tas de fumier était considéré comme un bon parti, un riche à épouser. Aujourd'hui, le tas de fumier ennue tout le monde, sauf quand on l'offre pour les jardins ou les œufs ou le peu de fromage qui se fabrique encore. Les animaux donnent de la peine, salissent, ennuiet et personne ne se rend compte que d'ici peu d'années, il n'y en aura plus car ceux qui les élèvent sont peu aidés et relégués aux marges de la société moderne. Personne ne pense à l'argent qui sera nécessaire pour nettoyer les sentiers des herbes envahissantes, les prés et les sous-bois et personne ne pense non plus aux animaux sauvages, toujours plus nombreux, qui créeront vite des problèmes jusqu'aux centres des villages. Il fut un temps, à Balme, où l'on avait tout pour vivre bien, il y avait tant d'activité, aujourd'hui, il en reste peu, même pas les journaux pour nourrir la pensée. Je me demande toujours qui nous aidera maintenant que nous sommes à l'ère des ordinateurs, du retour à la nature, de la protection de la montagne tant vantée par les politiques.

Autrefois on aurait dit « retrouvons nos manches », mais avec quoi, puisque désormais nous ne sommes plus que quelques courageux à vivre ici, sans pour autant mieux nous entendre ?

De nombreux vacanciers prennent fait et cause pour nous Balmais, mais il y en a aussi beaucoup qui vont à contresens, voulant tout à portée de main, divertissements et passe-temps face à des offres qui frôlent le ridicule... Et puis s'il fait mauvais temps, ils partent en courant, se lamentant qu'il pleuve toujours, ou bien qu'il neige, ou alors que les routes sont mauvaises ; donc ils partent et ils laissent les Balmais se débrouiller, bien habitués qu'ils sont. Je voudrais leur dire que oui, nous sommes habitués, parce que nous utilisons notre tête et que nous sommes prévoyants.

Nous savons les saisons qui nous attendent et avons confiance en la nature qui, parfois, est hostile, mais, d'autres fois, providentielle. Pourtant nous ne sommes pas habitués aux gens hostiles, à la méchanceté, à qui salit nos prés, à une mauvaise éducation contagieuse.

Pourtant nonobstant cela, nous sommes fiers d'être de la montagne et d'habiter Balme, pensant à nos ancêtres qui ont tant peiné, tant que s'ils pouvaient encore nous voir, ils seraient encore fiers des quelques habitants qui croient que, là-haut, on puisse encore vivre dignement.

Je pense avoir tiré mes conclusions, j'espère vivre et travailler sereinement encore de nombreuses années et j'espère que ces considérations nous feront réfléchir, tant vacanciers que Balmais, pour vivre tranquilles tous ensemble sur nos belles montagnes.

## *Paròles dròles (mots étranges)*

### ***Polly Castagneri***

***Afàn*** – ansia – angoisse

***Afanà*** – agitato – agité

***Sé artarià*** – sono alterata, contrariata – je suis contrariée

***Arduìlou*** –farlo ragionare – le faire raisonner

***Ancoué sé atsurcà*** – oggi sono pazza di allegria – aujourd’hui je suis folle de joie

***Blagà*** – essere snob – être snob

***Blagheur*** – che si ritiene superiore – qui se croit supérieur

***Spatùss*** – in ricchezza, ostentato, specialmente usato per le nozze sfarfoze – avec ostentation, particulièrement utilisé pour les mariages fastueux

***Tachassià*** – chiacchierare – bavarder, jaser

***Tchacoulà*** – parlare a vanvera – parler à tort et à travers

***Tchàcules*** – fandonie, bugie – sottises, mensonges

## *La première course à ski de Balme*

### ***Claudio Santacroce***

En vallées de Lanzo, la première compétition de ski relevée (Revue du CAI n 4-5 1920) fut une course de ski qui se déroula le 1<sup>er</sup> janvier 1920, dans le cadre de la 8<sup>ème</sup> rencontre hivernale de la S.A.R.I. à Balme du 26 décembre 1919 au 2 janvier 1920.

La S.A.R.I. (sigle de Società Alpina dei Ragazzi Italiani) qui devint ensuite *Sint Alpes Robur Juvenum* fut fondée en 1908 par Eugenio Ferreris (qui sera ensuite podestat à Balme et secrétaire général du CAI) en tant que groupe étudiant alpin, devenant en 1911 la section étudiante du groupe de Turin.

En 1911, la S.A.R.I. construisit un refuge aux Lacs Verts (Laghi Verdi) en Vallée d’Ala, refuge qui resta en activité jusqu’à la fin de la dernière guerre.

350 participants vinrent à la rencontre, rejoignant Balme depuis la station ferroviaire de Ceres au moyen d’un service de camions militaires organisé par la S.A.R.I.. Furent aussi présents une représentation officielle du CAI, des commandants d’armée et de division, le journal « Paese Sportivo ». Malheureusement, le mauvais temps fit rage pendant toute la durée de la manifestation et le programme qui comprenait des courses de ski, de luge et de bob, ainsi que des excursions, dut être modifié et réduit. Le championnat italien étudiant fut aussi annulé et reporté en février à Limone Piemonte.

Le premier janvier, malgré tout, purent se dérouler deux courses de fond sur un parcours : Balme (1458 m), Pian della Mussa (1708 m), Ghicet di Sea (2756 m) ; retour par le col Battaglia (2300 m), zone supérieure du Pian della Mussa (1900 m), Balme.

Dans la course officielle de la huitième rencontre, le vainqueur fut Luciano de Pauli (ou Depaulis) de l’U.S. de Varallo Sesia dont le temps fut de 3h41’59’’ ; derrière lui se classèrent : second Guido Teppati en 3h56’5’’, premier parmi les étudiants, troisième Mario Cavalla, quatrième Mario Mazza.

Au championnat des Vallées de Lanzo, course de fond réservée aux habitants de la vallée, prévalut le guide Giuseppe Ferro (famille Vulpot) d’Usseglio qui fut longtemps gérant du refuge Gastaldi et de la maison des skieurs du CAI, au Pian della Mussa, devant le Balmais Pietro Castagneri.

## *Allà a la strèina (aller aux étrennes) : histoire d'une tradition*

### ***Ariela Robetto***

Il était d'usage, encore récemment, à Balme, le premier jour de l'année, que les enfants passent de maison en maison en récitant une phrase rituelle par laquelle en échange des vœux pour une année heureuse et prospère, ils demandaient des étrennes.

*“Boun di, boun an, an po' da streina per lou prim di d'l'an”* chantonnaient-ils de porte en porte et personne ne leur refusait châtaignes, noix, quelque bonbon ou monnaie.

L'usage des étrennes, répandu dans tous les villages des Vallées de Lanzo, remonte à l'époque romaine. On offrait des fougasses et du miel au dieu Janus dont dérive le mois de janvier, propice en ce moment de passage à tous les commencements, y compris celui de l'année. Il était d'usage de plus entre parents et amis, personnes liées par des liens de clientèle, d'échanger des vœux, des amabilités, des petits cadeaux comme des confiseries et des rameaux de laurier, dits « étrennes », car cueillis au début de l'année dans un bois situé à Rome, le long de la Via Sacra dédiée à la déesse Strenia. Au cours des siècles, le mot « strenna » évolua prenant le sens de cadeaux inauguraux plus consistants comme des monnaies ou objets précieux destinés à des personnes de pouvoir. La Strenia faisait partie d'une séquence de fêtes qui, dans le calendrier romain, se succédaient entre décembre et le 1<sup>er</sup> janvier, telles les calendes, restées dans nos villages ces douze jours prédictifs (de Noël à l'Épiphanie) où il est possible de prévoir la météorologie de l'année. Ces fêtes se caractérisaient par des chants, clameurs, bombances, mascarades avec des peaux d'animaux et restèrent en vogue encore pour nombre de siècles. Tant qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'archevêque de Turin menaça d'excommunier les habitants de Purcilli (hameau de Lemie) en Val de Viù, car le jour de l'an, ils importunaient les offices sacrés avec masques, bâtons et plaisanteries de mauvais goût, mettant en scène devant l'église un semblant de cérémonie religieuse chargé de vulgaires sous-entendus.

En des temps plus proches des nôtres, la cérémonie des étrennes se réduisit à la quête de vivres par les enfants : pas par hasard, ceux-ci représentent le triomphe de la vie sur la mort dans une manifestation augurant le début d'une année bénéfique dont dépend la prospérité de toute la collectivité.

À Bonzo, en Val Grande, jusqu'aux années 50 du siècle dernier, les mascarades étaient d'usage ; les enfants tournaient d'une maison à l'autre, déguisés avec de vieux habits, le visage noirci de suie, simulant des luttes furieuses qui représentaient le nouvel an chassant à coups de bâton l'année ancienne, ses désagréments et désillusions.

Le jour de l'an n'était pourtant pas le seul jour où les jeunes quétaient des vivres de porte en porte. Dans de nombreux villages des vallées (Usseglio, Lemie, Pignetto, Lanzo), il était d'usage que telle récolte se fasse aussi au moment du carnaval. Les jeunes, masqués, passaient de maison en maison demandant polenta, fromage, vin et surtout des œufs avec lesquels ils préparaient une grande omelette le jour du mardi-gras.

À Usseglio, en Vallée de Viù, a été repris, depuis quelques années, l'usage très ancien de la quête des enfants le 31 octobre, au prétexte de la commémoration des défunts ; elle se pratique en prononçant la phrase en dialecte local *“Na dounevou'd mounhat ?”* au sens de *“Vous nous donnez quelque chose ?”*

Autrefois, on donnait de la farine, une écuelle de soupe, des châtaignes, des œufs, de petites sommes d'argent. Aujourd'hui, les enfants reçoivent des pommes, des châtaignes bouillies, des friandises...

Pour comprendre les motivations de ces quêtes à trois périodes différentes de l'année, il est nécessaire de visiter à rebours un parcours long et complexe jusqu'à remonter aux divers systèmes de calendrier pratiqués au cours de l'histoire.

Dans notre territoire, le premier d'entre eux, fortement lié à la société paysanne, que la tradition dit devoir à Romulus, fondateur de Rome, fait coïncider le début de l'année avec le mois de mars, début du printemps et du cycle agraire lié à la culture des champs. Le 15

mars représentait le jour de l'an et donc les quêtes du carnaval, renouvelées selon cette ancienne subdivision du temps.

Ce n'est pas par hasard qu'à Ala di Stura, ainsi qu'à Lanzo et Viù, avait lieu, le dimanche de carnaval, la représentation des douze mois et des quatre saisons, où figurait le personnage du premier de l'an. Ainsi se célébrait encore, sans que l'on en ait plus conscience, un début d'année, au moment du printemps, comme dans le calendrier agraire en usage depuis plus de 2000 ans.

La tradition des dons paraît au contraire remonter au système calendaire celtique, quand le début de l'année se situait entre la fin octobre et les premiers jours de novembre alors qu'on célébrait la fête de Samain coïncidant avec le début de la période froide et la fin de la saison de pâturage. Pas un hasard encore, les pays anglo-saxons des deux côtés de l'Atlantique, fortement imprégnés de culture celtique, maintiennent la tradition de Halloween (aujourd'hui à la mode en Italie) où les enfants passent de maison en maison avec la phrase "*Dolcetto ? Scherzetto ?*" ("Friandises ? Plaisanteries ?") pour recevoir en don des vivres variés.

Le jour de l'an coïncidant au 1<sup>er</sup> janvier fut au contraire introduit à Rome en 153 avant J.C. à une époque républicaine et toutes les réformes qui suivirent le maintinrent à cette date en occident. Correspond, à ce dernier style de calendrier, la tradition balmaise, dont il serait souhaitable qu'elle puisse avoir lieu à un moment, où compte tenu des vacances scolaires, le pays s'enrichisse de la présence des enfants vacanciers. Perdre ses traditions signifie devenir un peu plus pauvre et aussi un peu plus seul.

### *Le jeu de la Moura*

***Gianni Castagneri***

Avec la tranquillité qui caractérise de nos jours les lieux publics, il paraît difficile d'imaginer comment ceux-ci pouvaient être animés, il n'y a pas encore si longtemps. *L'Òstou*, le café, constituait un lieu de retrouvailles où passer des heures en compagnie, sinon des après-midi entiers ou des moitiés de nuits. Des hommes de tous âges, rarement les femmes, y passaient leur temps libre ou choisi pour discuter avec animation, jouer aux cartes, chanter. Ensuite, quand les effets du vin commençaient à prévaloir et à échauffer les esprits, il n'était pas rare que quelqu'un se lève et lance un défi au jeu de la moura (*djia a la moura*). Subitement la pièce s'emplissait de sons et de rumeurs particulières, car ce jeu est particulièrement vif, consistant à deviner la somme de nombres montrés par les doigts des joueurs. Ceux-ci présentent la main en tapant rythmiquement sur la table avec un nombre de doigts choisi et en criant un nombre compris entre 2 et 10. Les nombres criés par les adversaires en dialecte et simultanément sont souvent estropiés de manière colorée pour les rendre prononçables plus vite et aisément. Vient le moment où le joueur devine (et ainsi le crie-t-il) la somme des doigts, exprimée à ce moment. Au cas où les deux joueurs annoncent ensemble le nombre exact, le point n'est pas marqué. Le jeu finit quand l'un des deux atteint le nombre de points décidé auparavant.

Le jeu de la moura se joue rapidement et avec des effets acoustiques ; il déclenche souvent des courbatures au bras et la perte de la voix. L'habileté tient dans la prédiction du jeu de l'adversaire et dans le fait de ne pas laisser comprendre le sien, dans la domination de l'adversaire par la violence verbale et dans la malice à modifier avec dextérité son nombre de doigts au dernier moment. Le changement des expressions joue un rôle important au moyen d'astuces plus ou moins licites. Le jeu de la moura est répandu en Italie et dans de nombreux autres pays d'Europe ou donnant sur la Mer Méditerranée, en particulier dans les régions qui furent colonies de l'empire romain. Bien qu'il ne puisse être vraiment considéré comme un jeu de hasard, il rentre dans le registre des jeux prohibés.

*Le curé de Balme et son neveu victimes de la tourmente sur la Ciamarella*  
*La Stampa n° 208 du 2 septembre 1922 par Maria Teresa Serra*

## *Une double catastrophe alpine*

Lanzo 1 – matin

Une catastrophe alpine est signalée depuis Balme. Lundi soir, sont partis de Balme, le curé du village, don Perotti, alpiniste confirmé, en compagnie de son neveu de 18 ans et de Mr Pilotti, un jeune alpiniste. Ils se proposaient de gravir la Pointe de la Ciamarella par la voie sud ; l'ascension devait se faire dans la journée de mardi. Le temps, non plus serein, devint vraiment perfide au cours de cette journée, la tourmente se faisant visible sur les hauts sommets et c'est dans les heures précédant midi que les trois alpinistes furent ainsi cueillis par la tourmente, mais leur situation était telle qu'ils ne pouvaient plus tenter la descente. Il ne leur restait qu'à rejoindre le sommet ce qui demeurerait une entreprise assez ardue. Ils y parvinrent peu après midi. Un peu reposés, ils entreprirent la descente par le glacier, se dirigeant vers le refuge Gastaldi et espérant y passer la nuit. Mais la tourmente tournait en furie, le brouillard était épais, il était impossible de s'orienter. Fatigués, sidérés, éperdus, vers les 16 h de ce mardi, don Perotti et son neveu, après avoir lutté contre la faiblesse croissante de leurs membres, tombèrent épuisés. Un problème atroce se posait alors à leur compagnon Pilotti : les abandonner momentanément pour chercher des secours ou rester avec eux ? De fait, il savait que l'abandon qu'il proposait au lieu d'être momentanément durerait probablement peut-être quelques jours. Descendre pour organiser les secours, remonter alors que le temps ne laissait pas espérer d'amélioration, ne constituaient pas des actions faciles et rapides. Pire, de toute façon, pour lui et les autres, aurait été de rester sur place où il n'y avait pas de salut à espérer. Ainsi, Pilotti, qui était le plus fort des trois et sentait qu'il pouvait encore tenir sur le parcours et dans la tourmente, décida de descendre à Balme. Quand il partit de l'endroit où étaient tombés ses compagnons – étendus comme pour se reposer – il comprit que la mort ne tarderait pas à les frapper. Ils étaient couchés l'un contre l'autre et n'entendirent presque pas les paroles émues, brisées, avec lesquelles il essaya de leur faire entendre qu'il partait chercher de l'aide. Peut-être ne pouvaient-ils déjà plus entendre ces paroles de réconfort. Pilotti commença donc la terrible descente, avec très vite, autour de lui, des ténèbres plus denses. La nuit se fit vite absolue dans le brouillard et la tourmente. Il s'abrita au mieux dans un couloir et parvint le mercredi matin au Pian della Mussa où il n'était pas possible d'organiser des secours. Rapidement restauré, il parvint vers midi à Balme où il put donner l'alarme. La nouvelle du malheur se répandit rapidement. Prêts et volontaires, de nombreux alpinistes, des lieux ou vacanciers, s'apprêtèrent au sauvetage ; on organisa plusieurs patrouilles. Pilotti n'aurait pas su en conduire une seule au secours des malheureux, ne se rappelant pas, avec la mauvaise visibilité de la tourmente et l'uniformité du paysage, l'endroit précis de la catastrophe. Les patrouilles s'apprêtèrent avec diligence sous les ordres de Piero Castagneri, maire de Balme et alpiniste expert issu d'une lignée qui se singularisa par son audace en guerre et dans les Alpes. Les patrouilles partirent vers la Ciamarella dans l'après-midi. Malheureusement tous savaient que les difficultés du parcours et la nuit leur interdiraient d'arriver dans la journée pour porter secours aux blessés, si ceux-ci étaient encore en vie. Le temps était très mauvais, voire exécrable, la neige tombait sur les traces. Pourtant les patrouilles ne manquèrent pas d'audace et de courage dans leur recherche. D'autres volontaires étaient partis du Pian della Mussa et du refuge Gastaldi, mais la description imprécise de Pilotti ne leur avait pas permis de se diriger exactement vers le point indiqué. Après une nuit épouvantable, les recherches furent reprises à l'aube du jeudi. C'est inopinément que, dans le silence tragique de la montagne, fut entendu un lointain aboiement affaibli par la neige et le brouillard. Cet aboiement fut aussitôt reconnu comme étant celui du chien fidèle du curé, une bonne bête, experte de la montagne et très fidèle. Les alpinistes se dirigèrent vers le point d'où venait la voix. Il était passé sept heures du matin. S'approchant, ils découvrirent les deux corps étendus sur la neige et déjà recouverts en partie de neige fraîche, à côté du chien tout tremblant. Cela faisait environ soixante heures que don Perotti et son neveu étaient tombés à cet endroit. Les cadavres présentaient des signes de blessures et écorchures, produites d'évidence par leur chute et les chocs subis dans leur descente tragique. Les deux corps furent portés à bras au Pian della Mussa d'où ils furent transportés à Balme sur une charrette tirée par des mules. Les patrouilles de recherche, une fois redescendues, reçurent l'éloge ému des habitants de Balme profondément en peine de la perte du bon don Perotti et de son neveu et atterrés de leur fin atroce. La figure de don Perotti était très populaire dans toute la vallée. Enfant de la montagne (il était né à Cantoire 60 ans plus tôt), il fut toujours un alpiniste expert, sûr, passionné et prudent. Toutes les cimes de nos Alpes, le Mont Rose, le Cervin, le Mont Blanc n'avaient pas de secret pour lui. Ce prêtre ardent avait plusieurs fois

célébré la messe sur la Bessanèse. Don Perotti, de la race des prêtres savants, aimait aussi, avec les montagnes, les sciences naturelles ; la flore alpine lui dévoilait ses secrets et don Perotti, toujours consulté en cas de maladie grave, profitait de son expérience et de sa culture pour rendre la santé aux malades. Lettré et philosophe (il était un passionné d'études rosminiennes), aux manières franches et rudes, ce prêtre, médecin et alpiniste, perpétuait dans nos vallées les glorieuses traditions de l'abbé Chanoux.

### *Parlén a nosta moda (14)*

#### *Li di e li mèiss – les jours et les mois*

**Gianni Castagneri**

<i>Franco-provençal</i>	<i>Prononcé</i>	<i>Italien</i>	<i>Français</i>
<i>dulùnss</i>	<i>dûlùnss</i>	<i>lunedì</i>	<i>lundi</i>
<i>dumàrtess</i>	<i>dûmartess</i>	<i>martedì</i>	<i>mardi</i>
<i>dumércou</i>	<i>dûmércu</i>	<i>mercoledì</i>	<i>mercredi</i>
<i>dujoevess</i>	<i>dûgiêvess</i>	<i>giovedì</i>	<i>jeudi</i>
<i>duvëndrou</i>	<i>dûvëndru</i>	<i>venerdì</i>	<i>vendredi</i>
<i>dusàndou</i>	<i>dûssàndu</i>	<i>sabato</i>	<i>samedi</i>
<i>duméndji</i>	<i>dûmèngi</i>	<i>domenica</i>	<i>dimanche</i>
<i>djiné</i>	<i>giné</i>	<i>gennaio</i>	<i>janvier</i>
<i>fré</i>	<i>fré</i>	<i>febbraio</i>	<i>février</i>
<i>marss</i>	<i>marss</i>	<i>marzo</i>	<i>mars</i>
<i>avril</i>	<i>avril</i>	<i>aprile</i>	<i>avril</i>
<i>mài</i>	<i>mài</i>	<i>maggio</i>	<i>mai</i>
<i>djunh</i>	<i>giùgn</i>	<i>giugno</i>	<i>juin</i>
<i>lùii</i>	<i>lùii</i>	<i>luglio</i>	<i>juillet</i>
<i>ost</i>	<i>ost</i>	<i>agosto</i>	<i>août</i>
<i>stémber</i>	<i>stémber</i>	<i>settembre</i>	<i>septembre</i>
<i>outoùber</i>	<i>utùber</i>	<i>ottobre</i>	<i>octobre</i>
<i>nouvémber</i>	<i>nuvémber</i>	<i>novembre</i>	<i>novembre</i>
<i>tzémber</i>	<i>zémber</i>	<i>dicembre</i>	<i>décembre</i>
<i>l'an</i>	<i>l'an</i>	<i>l'anno</i>	<i>l'année</i>

### *Chronologie Historique de Balme 1900-1930*

**Gianni Castagneri**

<b>1900</b>	Construction aux Cornetti de l'hôtel de Castagneri Pancrazio Panquàs.
-------------	---

	Giuseppe Allamano séjourne à l'hôtel Broggi au Pian della Mussa <b>Avant 1900</b> est construit le Café Hôtel Central.
<b>1900-1901</b>	Construction de la nouvelle chapelle de la Nativité de Marie, aux soins du capucin balmais P. Innocenzo Martinengo, curé de la paroisse de Madonna di Campagna à Turin.
<b>1902</b>	La reine mère Marguerite de Savoie monte au Pian della Mussa le 13 juillet.
<b>1903</b>	Balme est doté d'un bureau de poste. Le poète Francesco Pastonchi séjourne à l'hôtel Camussot.
<b>1904</b>	La section turinoise du Club Alpin Italien fait construire un nouveau bâtiment, hôtel-refuge au Crot del Ciaussiné sur les plans de l'ingénieur Luigi Bologna pour 25 000 liras. Il est inauguré le 2 septembre par les alpinistes convoqués à Turin pour le congrès annuel du CAI. Le ténor Francesco Tamagno passe l'été à Balme.
<b>1907</b>	Le télégraphe est inauguré le 27 juillet.
<b>1908</b>	Après de longues disputes et résistances, une convention est signée entre les communes de Balme et Turin, relativement aux accords négociés pour la réalisation de l'aqueduc turinois. Le 6 décembre, à cause d'un incendie provoqué par quelques alpinistes milanais montés pour fêter San Ambrogio, le nouveau refuge Gastaldi est en grande partie détruit.
<b>1909</b>	Début des travaux pour la construction de l'aqueduc de Turin. Démarrage du tronçon de route entre Balme et le Pian della Mussa. La chapelle San Urbano se trouvant sur ce tracé est abattue. Elle sera ensuite reconstruite selon un vague projet. Le 29 août est inaugurée l'implantation hydro-électrique fournissant l'électricité du village. Rixe entre des ouvriers sardes employés à la construction de l'aqueduc avec des ouvriers piémontais. Huit d'entre eux, (aucun Balmais n'est impliqué) inculpés pour blessures, sont arrêtés. Un alpiniste dévot fait placer sur la Bessanèse, en septembre, une statue d'aluminium représentant la Madone de Lourdes. Le 10 décembre, acteurs et opérateurs de l'Aquila Film avec le réalisateur Carlo Alberto Lolli, sont à Balme pour tourner un film (peut-être <i>Le fils de la montagne</i> ).
<b>1910</b>	Le refuge Gastaldi est reconstruit par les soins de la section turinoise du CAI. Le curé de Balme, don Giuseppe Perotti célèbre la première messe sur la Bessanèse. Mise en route d'un service automobile public entre Lanzo et Balme. Construction de l'Hôtel Victoria.
<b>1911</b>	Réalisation de l'implantation téléphonique. Le 24 juillet, inauguration du refuge SARI aux lacs Verts.
<b>1912</b>	La peintre Estella Canziani peint les costumes traditionnels de Balme en quelques tableaux qui seront publiés l'année suivante dans un volume sur le Piémont.
<b>1911-1918</b>	17 jeunes de Balme perdront la vie pendant leur service militaire, dans le conflit italo-turc en Lybie, puis dans la grande guerre où se seront employés en tout 58 Balmais.

	Une dizaine de blessés ou mutilés, quatre restés otages des prisons ennemies. Sept enfants qui restent orphelins de père.
<b>1913</b>	Le 9 octobre, un incendie détruit l'Hôtel Broggi du Pian della Mussa, sa reconstruction sera rapide.
<b>1914</b>	Un abattoir pour l'hôtel Camussot est construit près du pont de la cascade la Gorgia, près de la glacière.
<b>1915</b>	Un détachement de skieurs du 3 <sup>e</sup> alpins est en opération au refuge Gastaldi.
<b>1916</b>	En août, Eleonora Duse est à Balme pour tourner son unique film <i>Cenere</i> (Cendre) tiré du roman de Grazia Deledda, réalisé par Febo Mari.
<b>1917</b>	Mise en place d'un service de mulets pour le transport de vacanciers aux environs du village. Fin des travaux d'agrandissement du Grand Hôtel Belvédère Camussot.
<b>1920</b>	Le 1 <sup>er</sup> janvier se déroule une importante course de ski de fond, à l'occasion de la rencontre de la SARI entre 26 décembre et 2 janvier et qui, malgré le mauvais temps, a rassemblé 350 personnes. La concession pour 33 dérivations d'eau à usage d'irrigation est formalisée. Le 29 août, inauguration d'une stèle dédiée aux morts de la Première Guerre mondiale, apposée au mur de l'église. Entre les 18 et 25 septembre 1920, une crue désastreuse emporte les ponts et une portion de route dans le secteur Lila. Il est tombé 453 mm de pluie en tout, dont 300, pour la seule journée du 24.
<b>1921</b>	Le roi Victor Emmanuel 111, dans la vallée pour la chasse aux chamois, séjourne à l'hôtel Camussot avec la reine Elena et ses filles. Construction du Café National. Reconstruction du Pont des Canove, détruit par la crue de l'année précédente. Fondation du ski-club de Balme. Redéfinition du cadastre à l'occasion du Premier Cadastre du royaume d'Italie.
<b>1922</b>	Le 19 juin se déroule, organisée par le CAI de Turin, une course de ski en haute montagne, avec un parcours en anneau de 15 km entre le refuge Gastaldi, le lac della Rossa, le Pas du Collerin, le glacier de la Bessanèse avec retour au refuge. Le 24 juin 1922 est inaugurée l'introduction dans le réseau turinois des eaux captées par l'aqueduc du Pian della Mussa. Le 10 juillet, la reine Margherita est en visite au Pian della Mussa. Le 30 août, le curé de Balme, don Giuseppe Perotti, surpris par la tourmente, meurt avec son neveu sur le glacier de la Ciamarella.
<b>1923</b>	Le 14 novembre, inauguration du Parc du Souvenir.
<b>1924</b>	Pier Giorgio Frassati effectue quelques courses dans les montagnes de Balme. Réalisation du tremplin de saut dans la zone Arculà.
<b>Deuxième moitié des années 20</b> Construction des hôtels delle Pinete et Principe. Agrandissement de l'hôtel Victoria.	



<b>1926</b>	Le 2 décembre Humbert de Savoie, prince de Piémont, est à Balme en visite privée.
<b>1927</b>	<p>Le 7 janvier, Philibert, duc de Pistoïa, la princesse Marie Adélaïde, la princesse Bona Margherita avec son mari le prince Conrad de Bavière, la duchesse d'Aoste, Hélène de France, montent au Pian della Mussa pour une excursion à ski.</p> <p>Le 14 mai, à Turin, à l'occasion de la « Mostra Piémontaise du Costume » qui se tient au théâtre Carignano, un groupe de Balmais en costumes traditionnels est reçu dans la loge royale par le prince Humbert de Savoie.</p> <p>Le 27 juillet, Toni Ortelli en excursion au Pian della Mussa compose le chant célèbre de <i>La Montanara</i>.</p> <p>Fondation du groupe de Balme de l'Association des Alpains.</p>
<b>1928</b>	Réalisation de la fontaine de Santa Maria.
<b>1929</b>	Le 26 juillet, de nombreux guides de Balme participent au rassemblement des guides alpins à Rome, reçus par le pape alpiniste Achille Ratti à la cité du Vatican.
<b>Fin des années 20</b> : Réalisation de la majeure partie du réseau d'égouts.	
<b>1930</b>	<p>Le 8 janvier, à Rome, un groupe de Balmais en costumes traditionnels participe, représentant les Vallées de Lanzo, aux noces du prince de Piémont, Humbert de Savoie, avec Marie José de Belgique.</p> <p>Réalisation du tremplin de saut à <i>la Ghièri</i>.</p> <p>Le 11 août, Humbert de Savoie, prince de Piémont, monte au Pian della Mussa, pour une visite à la colonie de Vittorio Sigismondi.</p>
<b>Début des années 30</b> : La chapelle de San Rocco est démolie pour élargir la route. Le peintre et architecte Gigi Chessa, séjournant depuis longtemps à Balme, réalise de nombreux tableaux et dessine les plans de plusieurs villas.	
<b>Années 30</b> Institution d'un détachement de milice pour la défense antiaérienne du territoire (M.DICAT) qui fonctionne jusqu'à la fin de la guerre.	

*La diffusion du Barmes News est libre, appréciée et encouragée*